

Littératures francophones du monde arabe

Jan Goes

1. Introduction

La littérature francophone dans le monde arabe est un phénomène assez récent. Elle vient se greffer sur un arbre séculaire, mais très vigoureux, constitué par les littératures populaires immenses du monde arabe et du monde persan (Les *Mille et une nuits* sont d'origine persane, par exemple), mais aussi par des grands noms d'hier [Ibn Battûta (récits de voyage), Ibn Tufayl (Andalousie ; lettre de Hayy Ibn Yaqzân), Ibn Khaldûn (historien et sociologue)], et d'aujourd'hui [Naguib Mahfouz (Égypte), Khalil Jibran (Liban), Adonis (Liban)].

Pour les besoins du texte, nous ferons un découpage géographique : du Maghreb au Machreq (Moyen-Orient), et nous suivrons globalement un ordre chronologique. Ce dernier découpage se fera cependant pour des raisons différentes : nous pensons en effet qu'il faut distinguer la génération des « aînés », les « grands frères (et sœurs) » des générations suivantes : les premiers ont commencé à écrire sous la colonisation et ont connu la déchirure des guerres d'indépendance (surtout les Algériens), les seconds vivent les indépendances, connaissent la France, y vivent parfois. Nous terminerons par les derniers-nés, ceux qu'on dit « nés en France », les *beurs* et les *beurettes*...

Faut-il vraiment faire une distinction géographique ? Certainement ; non seulement pour ce qui concerne le monde arabe « contemporain », mais aussi pour des raisons historiques : il n'y a jamais eu de « monde arabe » uniforme, même aux époques les plus reculées où il n'y avait qu'un seul empire (Omeyyade ou Abasside) : les cultures locales – berbères notamment en Algérie, et noires en Mauritanie – ne se sont jamais effacées par rapport à l'islam, ce dont témoigne d'ailleurs l'actualité algérienne.

Nous essayerons aussi d'analyser la relation de la langue française par rapport aux pays et aux auteurs concernés : ce rapport est complexe, car il s'agit souvent de la langue du colonisateur (Maghreb) ou d'une puissance dominante (Machreq), « envahissante » (Égypte). Ceci se lit, au sens littéral, dans les œuvres de nombre d'auteurs.

Nous mentionnerons quelques textes qui témoignent de « l'autre face du miroir » : le voyage en Orient (un *must* au XIX^e siècle) ; les premiers textes arabes racontant la rencontre entre deux cultures (cf. surtout la bibliographie).

2. La présence du français dans le monde arabe

La relation du français avec le monde arabe est très complexe. Le français a été introduit et installé au Maghreb par la colonisation. « Il s'est étendu au Machreq (au XIX^e siècle) en tant que langue internationale pratiquée dans toute la région méditerranéenne. » (Joubert, 1994 : 8). En fait, le français – disons plutôt, l'ancêtre du français – était déjà entré au Moyen Orient au temps des Croisades, à l'époque des Royaumes Latins (XII^e - XIII^e siècles).

Les textes écrits en français peuvent être classés selon plusieurs strates : les plus anciens ne sont pas des textes écrits par des Maghrébins, ou des habitants du Moyen Orient, mais des témoignages des premiers contacts des cultures : récits de voyageurs (voir la bibliographie, partie « de l'autre côté du miroir »), mais aussi la transposition en français de grands textes de la littérature arabo-persane, comme la traduction des *Mille et Une nuits* par Antoine Galland (1704-1717), traduction plutôt pudique à ce qu'il paraît (une nouvelle traduction d'après les textes originaux vient de paraître de la main de Vincent Mansour Monteil). Le danger de cette littérature est connu : le désir d'exotisme, le colonialisme...

De l'autre côté, il existe un grand nombre de textes écrits en français par des auteurs maghrébins, égyptiens, libanais... Les premiers textes sont nés dans les années trente (cf. la bibliographie du deuxième article : Out-el-Kouloub pour l'Égypte), mais la première grande période se situe vers les années 50-60, l'époque de la déchirure, de la décolonisation, surtout en Algérie. On aurait pu croire que ces littératures françaises d'Afrique du Nord et du Moyen Orient étaient condamnées à disparaître, or, il n'en est rien. Aujourd'hui encore, la Tunisie, le Maroc, l'Algérie, le Liban, connaissent une production littéraire impressionnante en français. Il faut dire cependant que nombre d'auteurs ont choisi le chemin de l'exil, pour les raisons politiques que l'on connaît, mais aussi pour des raisons économiques (les plus connus passent nécessairement par Paris).

La richesse de la littérature maghrébine de langue française est dans une certaine mesure tributaire de la politique coloniale qui a été menée. Ainsi, elle est très riche en Algérie, colonie de peuplement, où la francisation de l'enseignement a été la plus poussée. « La littérature algérienne est aujourd'hui encore la plus abondante des productions littéraires francophones du Maghreb. » (Joubert, 1994 : 8).

Au Maroc, en Tunisie, comme l'enseignement en arabe n'y fut pas vraiment démantelé (le système de la colonisation y était différent), ce n'est que plus tard que naît une littérature francophone, à côté d'une très riche littérature en arabe. La littérature d'expression française au Maroc est née aux alentours des années cinquante, pour connaître son apogée avec la revue *Souffles* (création en 1966). Actuellement nous retrouvons une petite distribution nationale au Maroc, et en Tunisie, avec des auteurs qui ne sont pas vraiment passés par Paris. Impossible d'ailleurs de les trouver en France ! Selon Joubert (1994), la littérature en langue française ne s'est vraiment développée qu'à partir des années soixante-dix, donc, à l'époque post-coloniale. Peu d'auteurs ont su franchir le seuil des éditeurs parisiens, le plus connu étant Albert Memmi (juif tunisien), et Tahar ben Jelloun pour le Maroc. Il en va tout autrement pour bon nombre d'auteurs algériens, comme nous allons le voir.

À l'intérieur de la littérature française dans les pays du Maghreb, on pourrait distinguer plusieurs ensembles plus ou moins autonomes et définis à partir du critère de la circulation particulière des textes qui les composent. Il y a par exemple une littérature « colo-

niale » (on pourrait dire « pied-noir », or, n'oublions pas que Camus est un pied-noir, lui aussi, et qu'il n'a certainement pas produit ce que l'on pourrait appeler une littérature coloniale !) et une littérature juive du Maghreb (cf. Albert Memmi). Les écrivains appartiennent à des communautés précises, abordent une certaine thématique, font allusion à leur milieu. La littérature pied-noir pourrait être considérée comme une sorte de littérature du terroir : elle raconte l'attachement profond au pays de naissance, et la méconnaissance du Maghreb musulman : on peut y lire l'échec de la colonisation. Albert Memmi l'appelle une « littérature sudiste », par allusion à la littérature des États-Unis qui célèbre le passé révolu du Sud d'avant la Guerre de Sécession (cf. Joubert, 1994 : 8-9).

La littérature juive maghrébine de langue française constitue la mémoire d'un peuple qui y vit depuis des centaines d'années, voire des millénaires. Elle est partiellement faite par des juifs originaires de l'Espagne andalouse (Séfarad). Actuellement, une nouvelle diaspora les a pour la plupart contraints à l'exil.

La littérature sur laquelle nous allons nous concentrer dans la suite de ce texte, et que l'on appelle communément « littérature maghrébine de langue française », est surtout constituée de textes écrits dans un contexte national, par des auteurs qui affirment leur identité algérienne, marocaine, ou tunisienne. Il y a de nombreuses parentés entre ces auteurs, mais un découpage national garde une certaine valeur pour l'analyse, car chaque pays a connu une histoire différente, notamment sous la colonisation, et la particularité de chaque situation nationale reste encore aujourd'hui marquée. De plus, l'existence d'éditions et de réseaux de distribution locaux tend à maintenir ce type de particularismes nationaux.

3. Littératures maghrébines

Il vaudrait donc mieux parler de littératures maghrébines. Il s'agit d'un ensemble de textes qui ont en commun de procéder du Maghreb, mais qui ont des filiations très diverses : le lieu de naissance des auteurs entre en jeu, certes, mais il y a aussi les textes qui participent de l'imaginaire particulier à l'Afrique du Nord (les traditions orales, arabes et berbères), qui ont été écrits par des Français natifs d'Afrique du Nord, par des voyageurs, par des voyageurs français, et finalement, par des jeunes « nés en France », mais d'origine maghrébine. Des langues différentes dans lesquelles ces textes ont pu être écrits (arabe classique, arabe dialectal, berbère, dialecte pataouète, français), nous ne retiendrons que le français. Et nous ne retiendrons que les auteurs d'origine maghrébine.

La littérature maghrébine de langue française, produite par des auteurs maghrébins, recouvre trois périodes, qui sont évidemment perméables, ne fût-ce que parce que les auteurs les plus âgés les ont vécues toutes les trois.

À la veille des combats pour l'indépendance nationale, les textes visaient un public plutôt français qu'il fallait gagner à la cause de la libération du Maghreb. Actuellement, ces textes sont inscrits au programme des écoles maghrébines et on peut donc les considérer comme des « classiques ». Cette littérature a survécu à l'arabisation des trois États du Maghreb, et s'adresse aujourd'hui aussi bien à un public maghrébin qu'à un public français.

Certains de ces romans continuent la tradition exotique du roman colonial (Mouloud Feraoun, par exemple, *cf.* la bibliographie), mais, les signes dévalorisants sont inversés (*cf.* plus loin, la critique de Boudjedra). Il s'établit des passages du français à l'arabe et de l'arabe au français (Kateb Yacine, Rachid Boudjedra ont changé de langue en cours de route). Le français a aussi servi à des auteurs d'origine kabyle (Jean Amrouche, Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri) pour faire connaître la poésie et la culture berbère.

Bon nombre d'auteurs de cette période ont fait leurs études en France, puis sont retournés vivre au pays, jusqu'à la lutte pour l'indépendance. Parmi eux : Driss Chraïbi (Maroc), études de chimie à Paris ; Assia Djebar (Algérie), École Normale Supérieure de Sèvres ; Malek Haddad (Algérie), droit à Aix-en-Provence ; Abdelkébir Khatibi, sociologie à la Sorbonne.

Un deuxième mouvement se dessine lors des luttes nationales pour l'indépendance, et ceci surtout en Algérie, pendant ce que l'on appelle pudiquement « les événements ». La Tunisie et le Maroc étant des protectorats, ils ont vécu cette période d'une façon toute différente.

À ce moment-là, certains auteurs ne savent pas trop quelle attitude adopter envers la langue française. Si certains l'utilisent pour revendiquer l'indépendance, d'autres se voient contraints à l'exil (Malek Haddad), ou choisissent le silence. Leurs textes répondent à l'urgence de la situation historique : il n'y a guère de texte algérien (tunisien, marocain, dans une moindre mesure) qui ne fasse allusion à ce qui est en train de se passer.

La troisième vague, c'est l'après-colonisation. On avait prédit que la littérature en français allait s'éteindre lentement. Le contraire s'est quasiment passé : l'arabisation s'est faite de manière différente dans chacun des trois pays (le rôle du berbère est différent aussi : la communauté berbère est quasi inexistante en Tunisie). Les thèmes des livres restent souvent très près des réalités post-coloniales : de jeunes – et moins jeunes – écrivains révoltés expriment leur déception par rapport à l'évolution de leur pays, la crise économique, l'absence de démocratie, le caractère étouffant d'un islam sclérosé et archaïque. Beaucoup d'auteurs, en désaccord avec les régimes, choisissent l'exil : Mourad Bourboune (Algérie) après la prise de pouvoir de Boumediène ; Tahar ben Jelloun (Maroc) vit à Paris, Rachid Boudjedra a fait un va-et-vient entre Paris et Alger, avant de se fixer à Alger, tout en connaissant les risques.

Regardons maintenant les pays d'un peu plus près.

4. L'Algérie

Le premier grand choc qui secoua l'Algérie fut la Seconde Guerre Mondiale : elle a suscité une vie littéraire plus riche. Les relations avec la Métropole furent coupées pendant un certain temps, ce qui a favorisé le rassemblement de jeunes talents autour de ce qu'on appelle l'école d'Alger. Il s'agit là, pour commencer, d'auteurs *français* d'Algérie, qui prennent leurs distances avec une littérature « algérieniste » plus ancienne qui voulait nier la culture musulmane. Un exemple type de cette littérature « algérieniste » plus ancienne est constitué par l'œuvre de Louis Bertrand, qui parle de l'Afrique latine : « Nul autre écrivain (...) n'a défendu avec autant de force et de persévérance l'existence d'une tradition latine africaine et sa continuation par les néo-latins, venus reprendre le

flambeau de leurs ancêtres. L'Islam était mis entre parenthèses et la colonisation se trouvait ainsi légitimée » (Memmi, 1985 : 51-52). Pour Bertrand, « les Arabes n'avaient pas de civilisation propre. (...) Et c'est ainsi que la vieille civilisation latine du Bas-Empire s'est maintenue en Afrique à l'état stagnant. » (Bertrand, cité par Memmi, 1985 : 55).

Dans le sillage de la nouvelle école d'Alger (dont le représentant le plus illustre est Albert Camus), des écrivains de culture arabo-berbère s'essayent à l'écriture en français. En fait, ils n'ont presque pas le choix : leur statut d'intellectuels algériens colonisés fait qu'ils se sont éloignés de l'arabe classique. En effet, l'enseignement du colonisateur avait plutôt pour but d'éradiquer la langue et la culture arabes. L'apprentissage du français constituait le seul moyen de promotion sociale. « Les premières générations d'écrivains algériens, qui ont reçu une solide instruction française, ont souvent été privées de formation arabe classique. C'est le cas de Jean et Taos Amrouche, de Mouloud Feraoun, de Mouloud Mammeri, de Mohammed Dib, Kateb Yacine, Malek Haddad, etc. » (Joubert, e.a. 1986 : 176).

Or, cette situation met l'écrivain algérien en porte-à-faux : il est privé de son public « naturel », c'est-à-dire ses compatriotes (en 1960, la proportion d'analphabètes au Maghreb était de 85 % à 95 % !); cet auteur écrit donc pour « l'autre », le public européen qu'il espère sympathisant, et auquel il s'efforce de présenter les réalités algériennes. Et cette présentation des réalités algériennes ne lui vaut pas toujours des commentaires élogieux de la part de ses collègues auteurs (qui se trouvent parfois dans la même situation !). Ainsi, Rachid Boudjedra écrit-il :

« Parfois, cependant, nous méritons ce mépris [de l'Occident], et certains écrivains maghrébins de langue française y ont largement contribué. Ils ont fait et font encore dans l'image « Fatma-palmier-ciel-bleu-à-la fontaine... »
(*FIS de la haine*, 1992 : 25).

Il ajoute que l'Occident « honore les Arabes de service, vérolés de prix littéraires et de légions d'honneur. (...) qu'il ne tarit pas d'éloges sur nos nègres déguisés en grooms chargés d'épousseter les dicos français » (*id.* p. 22). Pour lui, « quand on parle de la francophonie au Maghreb, quand on la monte au ciel, qu'on lui donne beaucoup d'importance, c'est de l'opportunisme. Ce n'est pas la réalité et ça n'a jamais été la réalité. » (Interview, dans Aleksandra Kroh, *L'aventure du bilinguisme*, Paris, L'Harmattan, 2000).

Critique sévère de la part d'un auteur qui est effectivement retourné à l'arabe comme langue de ses œuvres littéraires.

Il s'agit bien là du drame linguistique du colonisé : il possède deux langues qui ne sont pas deux outils de statut égal, mais qui ouvrent deux univers en conflit (celui du colonisateur et du colonisé). Et c'est la langue maternelle du colonisé qui est la moins valorisée... « Dans le conflit linguistique qui habite le colonisé, sa langue maternelle est humiliée, écrasée. Et ce mépris, objectivement fondé, il finira par le faire sien. De lui-même, il se met à écarter cette langue infirme, à la cacher aux yeux des étrangers, à ne paraître à l'aise que dans la langue du colonisateur. » (Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, cité par Joubert e.a. 1986 : 176).

Partout dans les œuvres algériennes et maghrébines, jusqu'aux plus récentes, on retrouve ce thème :

Assia Djebar: « *Le français est ma langue marâtre* » (L'amour, la fantaisie, 1985).

Malek Haddad: « *Je t'aime. En arabe, c'est un verbe qui dépasse l'idée* ». (*Je t'offrirai une Gazelle*, 1959 : 97). Mais aussi : « *Il dit " Ah ! Bon ? " quand il n'y a rien à dire ? Il admire les Français parce qu'ils savent parler. La langue est peut-être française.* » (id. p. 54). Citons encore : « *Je suis moins séparé de ma patrie par la Méditerranée que par la langue française* » (cité par Memmi, 1985 : 159). Pour Haddad, la langue française symbolise clairement l'exil...

L'éloge de la langue maternelle est un passage obligé, de même qu'une justification du choix du français. On peut choisir de s'avancer, et de transformer le français en arme de libération, ou on peut choisir d'innover, selon Kateb Yacine, mais, nous venons de lire que Boudjedra considère cela comme « épousseter les dicos français ». Alors comment sortir de ce dilemme ? Il n'y a sans doute pas de vraie réponse...

En tout cas, les premières œuvres de littérature maghrébine écrites en français ne montrent guère de recherche littéraire d'avant-garde. (Ce n'est que plus tard que Boudjedra, encore lui, écrira *Topographie idéale pour une agression caractérisée*¹, dans un style qui rappelle le nouveau roman (et plus particulièrement Claude Simon, *La route des Flandres*). Le français des premiers auteurs est classique et pur. « C'est qu'alors on écrit pour faire reconnaître la « dignité » des « indigènes » (Joubert e.a., 1986 : 177). Plus tard, les jeunes de la révolution, les jeunes des indépendances vont accuser ces auteurs de « trahison ».

Et pourtant, Jean Amrouche (1906) prend le contre-pied de l'éternel méditerranéen latin de Bertrand : il décrit l'éternel Jugurtha, le génie Nord-Africain, tout en disant : « la France est l'esprit de mon âme, l'Algérie est l'âme de mon esprit », mais en ajoutant : « Je me suis toujours senti Algérien ». (Memmi, 1985 : 21).

Vint la génération de 1952. Plusieurs auteurs algériens publient leur premier roman quelques années avant l'insurrection de 1954. C'est le cas de Mouloud Feraoun (*Le fils du pauvre*), Mohammed Dib (*La grande maison*), Mouloud Mammeri (*La colline oubliée*). Un air de ressemblance court à travers leurs romans de la réalité algérienne : une écriture soignée, sans grandiloquence, la volonté de montrer leur société dans ses traditions, mais aussi dans ses transformations à l'œuvre, le dévoilement du malaise provoqué par l'état de colonisé. Ils ont été accueillis avec une certaine sympathie en France, mais certains collègues s'attendaient à des textes plus militants. Mouloud Feraoun a cependant été assassiné par l'OAS.

« Après 1954, la littérature algérienne entre en guerre. » (Joubert e.a., 1986 : 182). « On écrit pour témoigner, pour militer, pour exalter les luttes, la patrie, les ancêtres, pour dessiner un avenir de liberté. » Il y a aussi des témoignages (H. Alleg, *La question* (1958), longtemps interdit en France). Une poésie militante naît dans la mouvance du soulèvement national :

Feu sur les seigneurs venus d'Europe
Feu sur ces semeurs de fléaux
Feu sur les chevaux de frise qui protègent leurs châteaux (...)
(Noureddine Aba, dans Joubert e.a., 1986 : 184)

Il ne faut pas oublier que la poésie est un genre majeur dans la littérature arabe classique, beaucoup plus que le roman (qui est un phénomène récent), à tel point qu'aujourd-

¹ Paris, Denoël, 1975.

d'hui encore, on garde le souvenir des meilleurs poèmes de l'époque antéislamiques (les *mu'allaqât*).

Certains noms que nous avons déjà rencontrés cachent aussi des poètes : Noureddine Aba, Malek Haddad, Kateb Yacine. Tout auteur qui se respecte se double d'un poète doué, dans la plus pure tradition arabo-musulmane.

Il est sans doute vrai que le roman se prête un peu moins au « cri » de détresse, à l'appel aux armes. Or, on retrouve la guerre dans la plupart des romans de cette période, décrite sous le terme « les événements » (par exemple, dans *Je t'offrirai une gazelle* (Malek Haddad), *L'opium et le bâton* (Mouloud Mammeri). L'exemple le plus frappant est *Nedjma* de Kateb Yacine. Nedjma est la fille d'une étrangère (une Française), plusieurs fois conquise par des séducteurs audacieux, objet de tous les désirs, mais elle reste vierge après chaque viol. *Nedjma* est probablement une tentative de reconstruire une identité déchirée, elle figure sans doute l'Algérie. Selon Jacqueline Arnaud, « *Nedjma* incarne l'âme de l'Algérie, déchirée depuis ses origines, et ravagée par trop de passions exclusives. » (Citée par Joubert e.a., 1986 : 187).

À la fin de la guerre d'Algérie, après plusieurs années d'exil, Kateb Yacine retourne en Algérie et se consacre au théâtre, un théâtre qu'il écrit en arabe dialectal. De même, l'itinéraire de Boudjedra « de la manipulation agressive du français, parfois constellé de citations en arabe, au choix de l'arabe comme langue première d'écriture, est symptomatique de la situation littéraire algérienne depuis les années soixante. » (Joubert e.a., 1986 : 197. Cf. *infra*).

C'est effectivement l'indépendance. La décolonisation entraîne l'arabisation, sans que l'on rejette le français. Avec la scolarisation de plus en plus généralisée des enfants, la connaissance de l'arabe classique se développe, mais aussi la connaissance du français. D'autres problèmes linguistiques font surface, dont la reconnaissance récente du berbère comme langue nationale en Algérie (octobre 2001) pourrait constituer un aboutissement.

Avec la scolarisation, le public des auteurs algériens de langue française s'élargit, et l'on crée une maison nationale d'édition (SNED). Or, les pesanteurs administratives, et la censure (dont est victime *La répudiation*, de Rachid Boudjedra), n'incitent pas trop les auteurs à publier en Algérie. Les événements récents (l'après 1992 : interruption d'élections qui auraient pu voir la victoire du FIS) ont fait d'auteurs critiques tels que Boudjedra les victimes désignées du terrorisme religieux.

Ce que l'on peut en tout cas dire, c'est qu'au lendemain de l'indépendance, la littérature algérienne de langue française ne s'est pas doucement éteinte. La plupart des écrivains reconnus ont continué de publier, et, on entend de nouvelles voix : Malika Mokaddem, Tahar Djaout, Leïla Sebbar, Leïla Marouane (*Ravisserieur*), et la plus jeune : Nina Bouraoui (née en 1967).

Il est vrai que le public est assez marginal, élitaire, mais, le recours à la langue française peut également être une grande richesse : « le recours à une langue étrangère aux fondements de la culture algérienne met en situation d'extériorité ; on se regarde avec les mots de l'autre ; on fait l'expérience de la vision critique ; on exprime ce que sa propre langue refuserait de dire. » (Joubert, e.a. 1986 : 192). Cette dernière remarque vise sans doute le poids d'une tradition séculaire (en poésie notamment) qui ne permet pas toujours les écarts que l'on voit dans les textes écrits en français. Or, par son passage à

l'arabe, Boudjedra essaye de violenter les traditions/tabous, comme il le faisait en français. Il déclare : « Je ne change pas quand je passe de l'arabe au français, je ne me désintéresse pas de certains sujets pour m'occuper d'autres. Mes opinions, mes passions, mes haines restent les mêmes. » (Alexandra Kroh, *L'aventure du bilinguisme*, 2000 : 186).

Les nouvelles voix portent souvent un regard lucide, désabusé sur la société actuelle (ainsi Fériel Assima, *Une femme à Alger*, Arléa, 1986). Parfois, il y a des témoignages sur l'émigration en Europe, thème qui n'est pas vraiment neuf (cf. Mouloud Feraoun et les destinées de nombre d'auteurs de la « première génération »). La différence avec les émigrés décrits par les aînés, qui se sentaient avant tout Maghrébins, c'est que les jeunes décrivent des émigrés qui ne savent plus très bien où ils en sont. Ils deviennent des A.N.I. (Arabes Non Identifiés). La dernière étape est constituée par les romans de ceux qui sont « nés en France » : les *beurs*. (cf. *infra*).

5. Le Maroc

Comme en Algérie, il y a une année mythique : 1954. Cette année voit la parution de *La boîte à Merveilles* d'Ahmed Sefrioui et du *Passé Simple* de Driss Chraïbi. La situation politique est cependant différente de celle en Algérie : la présence culturelle française est moins pesante au Maroc (protectorat) : on n'a pas cherché à faire table rase de la culture marocaine. L'enseignement traditionnel arabe n'a pas été démantelé. Or, l'écriture en arabe est fortement contrôlée par la censure...

Tout ceci n'empêche pas que l'on s'interroge sur l'utilisation de la langue française, comme on le fait en Algérie :

« Et j'aurai jalousement retenu mon être sacrifié à la langue française. Sacrifié, mais pas dans le sens qui avait prévalu vers les années soixante. On soutenait avec légèreté que l'écrivain colonisé de langue française, en retournant sa rage contre le colonisateur, aurait pulvérisé – ou du moins défiguré – les lois de cette belle langue que j'aime. » (Khatibi, *La mémoire tatouée*, 1971 : 11).

Paradoxalement, c'est après le protectorat, vers 1966 (création de la revue *Souffles*, qui sera plus tard écrite principalement en arabe (*Anfâs*)) que la littérature francophone marocaine prend son envol. L'équipe de la revue *Souffles* regroupe des noms promis à un bel avenir : Mohammed Khaïr-Eddine, Abdelkébir Khatibi, et un peu plus tard Tahar ben Jelloun. La revue s'ouvrira à des textes arabes, et l'on mettra en question l'utilisation du français. Or, la mort attendue du français n'aura pas lieu, au contraire : comme en Algérie, on assiste à la naissance d'une production locale, qui passera par des maisons d'édition locales (bien qu'il soit toujours très intéressant de se faire publier à Paris).

Les romans écrits en français ne passent, au Maroc non plus, pas toujours la censure. *Le passé simple*, de Driss Chraïbi, qui raconte la révolte du fils contre le père provoquera le scandale, l'indignation, des injures et des menaces de mort contre l'auteur. Ce dernier se verra contraint de désavouer son œuvre, qui était effectivement une sorte de condamnation à mort de la vieille société patriarcale marocaine.

Les auteurs de *Souffles/Anfâs* lient en fait un travail idéologique (la mise en pièces de la vieille société) à un travail sur les formes littéraires (par exemple, l'écriture pleine d'images de Tahar ben Jelloun). Ici aussi, les frontières entre roman et poésie ne sont

pas toujours très claires, et tout auteur qui se respecte se double d'un poète... (Tahar ben Jelloun a écrit deux recueils de poèmes, dont *Les amandiers sont morts de leurs blessures*). *Harrouda*² est un « roman poème ».

La génération de *Souffles* est si puissante que la relève s'annonce difficile. Souvent, les jeunes reprennent les constats d'échec et les révoltes de leurs aînés. Driss Chraïbi tente de sortir du Maghreb, vers l'universel (*Mort au Canada*, 1971), pour revenir finalement au Maghreb, avec des livres plus humoristiques : *La civilisation, ma mère !*, 1972, dont voici un extrait :

« Je revenais de l'école, jetais mon cartable dans le vestibule et lançais d'une voix de crieur public :

– Bonjour Maman !

En français.

Elle était là, debout, se balançant d'un pied sur l'autre et me regardant à travers deux boules de tendresse noire : ses yeux. Elle était si menue, si fragile qu'elle eût pu tenir aisément dans mon cartable, entre deux manuels scolaires qui parlaient de science et de civilisation.

– Un sandwich, disait mon frère Nagib. Tu coupes un pain en deux dans le sens de la longueur et tu mets maman entre les deux tranches. Ha ha ! Évidemment, ce serait un peu maigre. Il faudrait y ajouter une plaquette de beurre. Ha ha !

Il adorait sa mère. Jamais il ne s'est marié. Un mètre quatre-vingts centimètres à douze ans. Deux mètres dix à l'âge adulte. La force et la joie de manger et de rire, de se lever et de se coucher avec le soleil.

– Écoute mon fils, me disait ma mère avec reproche. Combien de fois dois-je te répéter de te laver la bouche en rentrant de l'école ?

– Tous les jours maman. À la même heure. Sauf le jeudi, le dimanche et les jours fériés. J'y vais maman.

– Et fais-moi le plaisir d'enlever ces vêtements de païen !

– Oui maman, tout de suite.

– Allez va mon petit ! Concluait Nagib en faisant claquer ses doigts. Obéis à la créatrice de tes jours. Elle marchait sur lui, le chassait à coups de torchon de cuisine et se sauvait, courbant le dos, terrorisé, hurlant de rire.

J'aurais me laver la bouche avec une pâte dentifrice de sa fabrication. Non pour tuer les microbes. Elle ignorait ce que c'était – et moi aussi à l'époque (microbes, complexes, problèmes...). *Mais pour chasser les relents de la langue française que j'avais osé employer dans sa maison devant elle. Et j'ôtai mes vêtements de civilisé, remettais ceux qu'elle m'avait tissés et cousus elle-même.* » (Nous avons mis les italiques - JG).

Parmi les nouvelles voix, notons Dounia Charaf, Abdelhak Serhane.

² Nom d'une prostituée mythique, séductrice, et parfois maléfique.

6. La Tunisie

La Tunisie nous montre encore une autre facette du Maghreb. La prospérité de la littérature arabe avant et après l'indépendance y a longtemps rendu marginale la littérature de langue française. Sous le protectorat, il y avait un enseignement dispensé en langue arabe (la Zaïtouna, université de théologie de Tunis), ou bilingue (le collège Sadiki, franco-musulman). De plus, il y eut, contrairement au Maroc, un renouveau de la littérature arabe. Avoir recours à la langue française était donc un choix, qui pouvait être interprété comme une prise de distance par rapport aux compatriotes. Pendant longtemps, le seul grand nom de la littérature francophone tunisienne a été Albert Memmi.

Depuis les années soixante, on assiste à un essor de la littérature tunisienne de langue française : il s'agit d'auteurs qui ont eu une scolarité poussée en langue française, et pour qui, après l'indépendance, le choix du français est beaucoup moins idéologique qu'avant. Le bilinguisme est d'ailleurs pratiqué dès l'école primaire. Il y a donc, au pays même, un public pour les auteurs francophones, ce qui est confirmé par l'existence d'éditeurs nationaux. Malgré cela, un grand nombre d'auteurs publient à l'étranger.

Ici aussi, la poésie revêt une grande importance, sans doute à cause d'une tradition séculaire. De nouvelles voix se font entendre ; les auteurs sont bilingues, voire trilingues (arabe, français, anglais), et ils choisissent leur langue d'expression en connaissance de cause. Beaucoup choisissent cependant de vivre à l'étranger. Serait-ce parce que la Tunisie n'est pas exactement une démocratie, tout comme les autres pays du Maghreb ? En tout cas, les jeunes ne se privent pas de prendre position, d'exprimer leur désillusion devant les échecs actuels. S. Garmadi écrit :

« Il est formellement interdit de créer des chefs-d'œuvre et absolument obligatoire d'adorer les chefs d'État. (Jeune dicton en voie de développement) ». Dans, *Nos ancêtres les bédouins*.

Albert Memmi, lui, souligne une spécificité judéo-chrétienne dans son œuvre ; il revendique comme modèles Gide et Rousseau. Il aborde le problème des mariages mixtes, qui aboutissent à des échecs (*Agar*, 1955).

Parmi les nouvelles voix, signalons Mustafa Tlili (*Gloire des sables*, 1982), Abdelwahab Meddeb, Souad Guellouz, Hélé Béji (essai au titre révélateur : *Le désenchantement national*, 1982), Tahar Bekri (poète), Samir Marzouki (poète).

7. Et les beurs ?

Un peu comme aux débuts de la littérature maghrébine en langue française, priorité est donnée au témoignage : les *beurs* veulent que l'on sache comment ils vivent, comment ils se sentent mal aimés de la société française. Ainsi, *Le gone du chaâba* (Azouz Begag) montre-t-il la vie dans un des bidonvilles de Marseille. Les difficultés scolaires se retrouvent dans *Le thé au harem d'Archi-Ahmed* (Mehdi Charef). Ce dernier a peut-être franchi une étape avec *La maison d'Alexina*, qui met en scène des enfants défavorisés qui viennent d'horizons différents (mais, il y a quand même des éléments autobiographiques).

Parmi les témoignages, l'on trouve également ceux des « beurettes », qui racontent les tensions au sein de la famille : l'autorité du père – souvent absent, au travail – ou du

grand frère (beaucoup trop présent), l'incompréhension de la mère, qui souvent, ne maîtrise pas la langue française. La lutte pour l'émancipation, les compromis à faire par rapport à la structure familiale, la double vie : fille obéissante à la maison, libre en dehors. (Aïcha Benaïssa - Sophie Ponchelet : *Née en France* ; Soraya Nini : *Ils disent que je suis une beurette*).

(Overgenomen uit *Romanic*, nr. 86, 1^e trimestre 2002

Bibliographie

- Begag (Azouz), *Dis Oualla !*, Paris, Fayard, 1997.
- Ben Jelloun (Tahar), *La réclusion solitaire*, Paris, Denoël, 1976. (Coll. Points Roman n° 50).
- Ben Jelloun (Tahar), *Les amandiers sont morts de leurs blessures*, (Poésie), Paris, Maspéro, 1976 (Coll. Points, R 218).
- Ben Jelloun (Tahar), *La prière de l'absent*, Paris, Le Seuil, 1981, (Points, R 86).
- Ben Jelloun (Tahar), *L'écrivain public*, Paris, Le Seuil, 1983 (Points, R 383).
- Ben Jelloun (Tahar), *L'enfant de sable*, Paris, Le Seuil, 1985 (Points, R 296).
- Ben Jelloun (Tahar), *La nuit sacrée*, Paris, Le Seuil, 1987. (Prix Goncourt)
- Ben Jelloun (Tahar), *Jour de silence à Tanger*, Paris, Le Seuil, 1990 (Coll. Points, R 470).
- Boudjedra (Mohamed), *Barbès-Palace*, Paris, éd. Du Rocher, 1993.
- Boudjedra (Rachid), *L'insolation*, Paris, Denoël, 1972 (Coll. Folio n° 1871).
- Boudjedra (Rachid), *Topographie idéale pour une agression caractérisée*, Paris, Denoël, 1975, (Folio n° 1975).
- Boudjedra (Rachid), *FIS de la haine*, Paris, Denoël, 1992. (pamphlet)
- Boudjedra (Rachid), *Lettres algériennes*, Paris, Grasset, 1995 (LdP n° 14178). (pamphlet)
- Boudjedra (Rachid), *La vie à l'endroit*, Paris, Grasset, 1997 (LdP, n° 14758).
- Boudjedra (Rachid), *L'escargot entêté*, Paris, Denoël, 1977, (Folio n° 1686).
- Chraïbi (Driss), *Le passé simple*, Paris, Denoël, 1954 (coll. Folio n° 1728).
- Chraïbi (Driss), *Succession ouverte*, Paris, Denoël, 1962 (Coll. Folio, n° 1136).
- Dib (Mohammed), *La danse du roi*, Paris, Le Seuil, 1968.
- Dib (Mohammed), *Au café*, Actes Sud, 1996 (Sindbad, 1984, coll. Babel, n° 210).
- Djebar (Assia), *Les alouettes naïves*, Paris, Julliard, 1967 (Coll. 10/18 n° 1248).
- Djura, *Le voile du silence*, Michel Lafon, 1990, (LdP, n° 7343).
- Djura, *La saison des narcisses*, Paris, Michel Lafon, 1993 (LdP, n° 13667).
- Feraoun (Mouloud), *Le fils du pauvre*, Paris, Le Seuil, 1954, (Points, R 69).
- Haddad (Malek), *Je t'offrirai une gazelle*, Paris, Julliard, 1959, (Coll. 10/18, n° 1249).
- Haddad (Malek), *Le quai aux fleurs ne répond plus*, Paris, Julliard, 191, (Coll. 10/18, n° 769).
- Haddad (Malek), *L'élève et la leçon*, Paris, Julliard, 1961, (Coll. 10/18, n° 770).
- Halimi (Gisèle), *Le lait de l'oranger*, Paris, Gallimard, 1988 (Coll. Folio, n° 2221).
- Kateb (Yacine), *Nedjma*, Paris, Le Seuil, 1956, (Points, R 31).
- Khair-Eddine (Mohammed), *Une vie, un rêve, un peuple, toujours errants*, Paris, Le Seuil, 1978.
- Khatibi (Abdelkebir), *La mémoire tatouée*, Paris, Denoël, 1971 (Coll. 10/18, n° 879).
- Khatibi (Abdelkebir), *Vomito Blanco*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1974, (Coll. 10/18, n° 879).
- Khatibi (Abdelkebir), Hassoun (A.), *Le même livre*, Paris, Édition de l'Éclat, 1985 (correspondance).
- Marouane (Leïla), *Ravisser*, Paris, Julliard, 1998, (Pocket, n° 10692).
- Memmi (Albert), *Le scorpion*, Paris, Gallimard, 1969, (Coll. Folio, n° 1715).
- Mimouni (Rachid), *L'honneur de la tribu*, Paris, Robert Laffont, 1989, (LdP, n° 4300).
- Mimouni (Rachid), *Le fleuve détourné*, Paris, Robert Laffont, 1982 (Presses Pocket, n° 3903).

- Mokeddem (Malika), *L'interdite*, Paris, Grasset, 1993 (LdP, n° 13768).
 Nadir (Chems), *L'astrolabe de la mer*, Paris, Stock/Arabesques, 1980.
 Sansal (Boualem), *Le serment des barbares*, Paris, Gallimard, 1999 (Coll. Folio, n° 3507).
 Sebbar (Leïla), *La jeune fille au balcon*, Paris, Le Seuil, 1996 (Points, Virgule n° 28).

Littérature « beur »

- Begag (Azouz), *Le gone du Chaâba*, Paris, Le Seuil, 1986 (Coll. Points, Virgule, n° 39).
 Begag (Azouz), *Béni ou le paradis privé*, Paris, Le Seuil, 1989 (Coll. Points Virgule, n° 1989).
 Begag (Azouz), *Les voleurs d'écritures*, Paris, le Seuil 1990 (Petit Point, n° 7).
 Begag (Azouz), Chaouite (Abdellatif), *Écarts d'identité*, Paris, Le Seuil, 1990 (Coll. Points, Virgule, n° 86).
 Begag (Azouz), Delorme (C.), *Quartiers sensibles*, Paris, Le Seuil, 1994 (Points Virgule n° 145).
 Begag (Azouz), *Les chiens aussi*, Paris, Le seuil, 1995, (Coll. Points Virgule, V. 174).
 Benaïssa (A.), Ponchelet (S.), *Née en France*, Paris, Payot, 1990, (Presses Pocket, n° 3744).
 Bouraoui (Nina), *La voyageuse interdite*, Paris, Gallimard, 1991, (Coll. Folio, n° 2479).
 Bouraoui (Nina), *Poing Mort*, Paris, Gallimard, 1992, (Coll. Folio, n° 2622).
 Charef (Mehdi), *Le harki de Meriem*, Paris, Mercure de France, 1989 (Coll. Folio, n° 2310).
 Charef (Mehdi), *Le thé au harem d'Archi Ahmed*, Paris, Mercure de France, 1993 (Coll. Folio n° 1958).
 Charef (Mehdi), *La maison d'Alexina*, Paris, Mercure de France, 1999, (Coll. Folio, n° 3402).
 Smaïn, *Écris-Moi*, Paris, Nil Éditions, 1996 (Pocket, n° 4452).

De l'autre côté du miroir : voyages en Orient et au Maghreb

- Chambord (Comte de), *Journal de voyage en Orient*, 1861, Paris, Tallandier, 1984.
 Chardin (J.), *Voyage de Paris à Ispahan*, 2 vol. Paris, La découverte/ Maspero, 1983, n° 64-65.
 Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968, Coll. GF n° 184.
 Dugas (G.) (éd.), *Maroc. Les villes impériales*, Omnibus, 1996. (Textes de Loti e.a.)
 Fomentin (E.), *Un été dans le Sahara*, Paris, Le Sycomore, 1981.
 Nerval (G. de), *Voyage en Orient*, 2 vol. , Paris, Garnier-Flammarion, 1980, Coll. GF n° 332-333.
 Loti (P.), *Au Maroc*, Paris, Calman-Levy, 1928.
 Maupassant (G.); *De Tunis à Kairouan*, Bruxelles, Éditions Complexe, n° 58.
 Ollier (C.), *Marrakch Medine*, Paris, Flammarion, 1979.
 Polo (M.), *La description du monde*, Paris, Librairie Générale Française, 1998 (LdP, *Lettres Gothiques*, n° 4551).
 Tavernier (J. B.), *Les six voyages en Turquie et en Perse*, Paris, FM/La Découverte, n° 32-33.

Ouvrages de référence

- Achour (Christiane), *Anthologie de la littérature algérienne de langue française*, Paris, ENAP-Bordas, 1990.
 Joubert (Jean-Louis), *Littératures francophones du monde arabe*, Paris, Nathan, 1994.
 Joubert (Jean-Louis), Lecarme (Jacques), e. a., *Les littératures francophones depuis 1945*, Paris, Bordas, 1986.
 Memmi (Albert), *Écrivains francophones du Maghreb*, Paris, Seghers, 1985.